

Séminaire d'été 2022 : L'Angoisse

Vendredi 26 août 2022

Intervention de **Johanna Vennemann**

Le Mauvais Œil

“Pour un peu, il avait déjà enjambé le seuil, son pied était déjà en l'air, le gauche, sa jambe était déjà lancée en avant ... quand il le vit. Il était posé devant sa porte, à moins de vingt centimètres du seuil, la lueur blafarde du petit matin qui filtrait par la fenêtre. Il avait ses pattes rouges et crochues plantées sur le carrelage sang de bœuf du couloir, et son plumage lisse était d'un gris de plomb : le pigeon.

Il avait penché sa tête de côté et fixait Jonathan de son œil gauche. Cet œil, un petit disque rond, brun avec un point noir au centre, était effrayant à voir. Il était fixé comme un bouton cousu sur le plumage de la tête, il était dépourvu

De cils et de sourcils, il était tout nu et impudemment tourné vers l'extérieur et monstrueusement ouvert ; mais en même temps il y avait là, dans cet œil, une sorte de surnoiserie retenue ; et, en même temps encore, il ne semblait être ni surnois, ni ouvert, mais tout simplement sans vie, comme l'objectif d'une caméra qui avale toute lumière extérieure et ne laisse passer aucun rayon e provenance de son intérieur. Il n'y avait pas d'éclat, pas de lueur dans cet œil, pas la moindre étincelle de vie. C'était un œil sans regard. Et il fixait Jonathan.

Une frayeur mortelle : c'est sans doute ainsi qu'après coup il aurait décrit ce moment, mais ce n'eut pas été juste, car la frayeur ne vint que plus tard. C'était bien plutôt une mortelle stupéfaction.

Pendant peut-être cinq, peut-être dix secondes – il lui parut à lui que c'était pour toujours -, il resta figé, la main sur la poignée et le pied levé pour faire son premier pas, sans pouvoir n'avancer ni reculer. Puis il se produisit un petit mouvement. Ou bien le pigeon prit appui sur son autre patte, ou bien il se rengorgea un petit peu, en tout cas une brève secousse parcourut son corps, et en même temps deux paupières se refermèrent d'un coup sec sur son œil, l'une d'en bas et l'autre d'en haut, pas vraiment des paupières en fait, mais plutôt des sortes de clapets en caoutchouc qui, comme des lèvres surgies de nulle part avalèrent l'œil. Pour un moment il avait disparu. Et c'est là seulement que Jonathan sentit la fulguration de la frayeur, là que ses cheveux se hérissèrent d'une horreur panique. D'un bond en arrière, il se jeta dans sa chambre et claqua la porte avec que l'œil du pigeon ait e le temps de se rouvrir. Il tourna le verrou, fit en titubant les trois pas jusqu'à son lit et s'y assit en tremblant, son cœur battant la chamade. »

C'est, comme souvent, l'écrivain qui devance la psychanalyse, et dit la même vérité avec ses moyens. Ce que Patrick Süskind nous décrit ici, dans « Le Pigeon » de façon si magistrale, c'est l'effet de terreur qui émane d'un œil qui regarde mais ne voit pas. C'est l'effet d'une torpeur. Est-ce vraiment un œil sans regard, ou l'œil qui se détache de la fixité du regard ne devient-t-il pas la matérialité d'un regard réifié qui englobe tous, qui regarde mais ne voit pas – exactement comme l'œil d'un mort ?

Peut-être serez-vous curieux et lirez l'histoire – je ne vous en dirai pas plus – si ce n'est le fait que ce jour-là, pour Jonathan, son corps, voire même son monde si compulsivement construit, se désagrège.

En ce sens, nous avons affaire ici à un effet d'angoisse qui correspond à l'angoisse psychotique. C'est l'œil d'un pigeon, d'un animal, dont le regard a comme conséquence la paralysie, de Jonathan. Le regard d'un animal devient pour l'homme « la présence regardant » d'un être qui ne parle pas, qui devient un être omniscient - précisément parce qu'il ne parle pas, écrit Alain Didier-Weil dans son livre « Les Trois Temps de la Loi ».

Ainsi, un animal, comme un pigeon, peut représenter quelque chose d'extrêmement angoissant : un regard omniprésent, englobant, qui nous fixe, de partout : mais qu'est-ce que c'est d'autre que le sentiment de l'angoisse la plus pure, le sentiment de l'UNHEIMLICHE, du perturbant.

Jonathan est dévisagé, fixé par un regard – et il se fige lui-même – un sortilège a eu lieu, c'est-à-dire qu'une fascination émane de l'œil qui donne au regard sa matérialité. Et c'est justement par ce pouvoir de fascination qu'un regard, qu'un œil devient un mauvais œil, mauvais regard, en allemand BÖSER BLICK. Le mauvais œil est un *fascinum*, dit Lacan, et a pour effet d'arrêter le mouvement et de tuer littéralement la vie.

Le mouvement, je dirais, n'est pas seulement celui du corps en marche, mais aussi le mouvement de la pensée à travers le langage, de la vie que donne le langage. Ce qui est tué, c'est la lettre du désir.

Autrement dit, le regard qui devient le regard de la conscience, est regard sur un désir inconnu de nous-mêmes, c'est l'expérience d'expropriation de mots, de la parole. Ce n'est que par l'introduction du signifiant qu'il est possible de se soustraire à ce sortilège.

Nous y reviendrons plus loin.

Un message de jugement et de condamnation émane de ce mauvais œil, qui tire sa double puissance du fait qu'il est non-dit, inexprimé. C'est exactement ce que nous pouvons lire dans Freud – du moins si nous le lisons comme Lacan conseille de le faire : pour comprendre il faut souvent inverser la structure de la phrase ; car il est dans la nature des signifiants de présenter les choses de manière strictement opératoire.

Eh bien, ceci nous amène directement à l'écrit de Freud dont Lacan s'inspire dans son séminaire sur l'angoisse ; Je me réfère bien sûr à DAS UNHEIMLICHE (Le Perturbant). Je ne veux reprendre ici que quelques points.

Car, il y a, en effet, dans l'UNHEIMLICHE une description brève et concise du mauvais œil. Je cite Freud : « *L'une des formes les plus perturbantes et les plus répandues de superstition est la peur du mauvais œil ... La source de cette peur semble n'avoir jamais été méconnue. Celui qui possède quelque chose de précieux mais pourtant fragile, caduc, craint l'envie des autres en projetant sur eux l'envie qu'il aurait ressenti dans le cas contraire. De telles émotions se trahissent par le regard, même si on leur refuse l'expression par des mots.* »

Le regard, ne devient-il donc pas un mauvais regard précisément parce qu'on lui refuse l'expression par les mots ? Ce qui n'est pas exprimés par des mots, revient comme quelque chose de malsain, d'inanimé, de menaçant : comme un regard réifié.

Et n'avons-nous pas là véritablement le renversement – dialectique – de ce que Lacan dit de l'envie comme INVIDIA dans sa fonction de regard ? Lacan reprend l'exemple de Saint Augustin : l'enfant qui voit son petit frère sur le sein de sa mère, le regarde avec un regard amer

qui le morcelle lui-même et a l'effet d'un poison. Il pâlit devant l'image de la complétude dans laquelle il voit l'autre se satisfaire.

INVIDIA : le regard qui empoisonne, vélineux, dans la croyance populaire on lui attribue des propriétés, un pouvoir : par exemple le pouvoir de provoquer des maladies, de faire tarir le lait des animaux. Et dans la croyance populaire le mauvais œil a une cause, il a un auteur !

Écoutons à nouveau Freud :

« Nous appelons aussi un homme vivant UNHEIMLICH, perturbant, et ce lorsque nous lui prêtons de mauvaises intentions. Mais cela ne suffit pas, nous devons aussi ajouter que ces intentions de nous nuire se réaliseront à l'aide de forces particulières. Le « jettatore » (en italien dans le texte) - littéralement celui qui jette le mauvais œil, synonyme de malheur – en est un bon exemple, cette figure sinistre et perturbante de la superstition romane. »

C'est justement dans la littérature italienne que nous trouvons des choses intéressantes concernant ce mauvais œil, le MALOCCHIO. Par exemple dans la pièce en un acte de Pirandello intitulé La Patente, dont je vais brièvement parler ici.

Il jeteur est celui qui jette le mauvais œil, qui a le pouvoir de dévaster, d'apporter le malheur sur les autres, et qui devient ainsi lui-même un déchet, un rejeté de la société. Tout le monde a peur de lui, personne ne veut avoir à faire avec lui. Mais le jeteur de Pirandello sait se servir : il veut être reconnu par la loi comme jeteur, il veut faire de cette qualité son brevet, pour pouvoir ensuite exiger une « taxe » de tous ceux qui le paient, afin qu'il ne se mette pas devant leur magasin, mais devant celui du concurrent, et lui apporte le malheur. Il veut être payé pour disparaître.

Mais au tribunal, où le jeteur est allé demander le brevet, il se heurte à un juge incrédule, et comme sa première menace « ne vous approchez pas de moi, ne me touchez pas, vous voulez perdre la lumière de vos yeux » ne sert à rien, il recourt à l'ultime moyen de prouver son pouvoir, il lance son mauvais œil. Nous ne le remarquons que par le fait qu'à ce moment précis, une cage contenant un chardonneret, que le juge avait hérité de sa mère décédée et auquel il tenait beaucoup, tombe et l'oiseau est mort !

Existe-t-il une meilleure image pour la castration ? D'ailleurs, UCELLO, oiseau en italien, est synonyme de bite.

Au moment où le mauvais œil est lancé, un objet, un objet précieux tombe : objet, dirais-je, qui représente les yeux qui se détachent de la fixité du regard. Et ainsi la figure du jeteur nous donne ce qui, pour Lacan, est la clé de la façon dont se manifeste le phénomène de l'angoisse : une menace émane de la vue impossible et du regard de nos propres yeux jetés sur la terre, et cette menace nous regarde, nous concerne comme une image de la castration, Œdipe.

Le mythe d'Œdipe nous montre que l'œil est un objet dangereux ; sans lui l'angoisse n'existe jamais.

Comme dit Lacan dans le Séminaire XI, parlant du regard comme objet a :

“...ce qu'il en est de la vraie fonction de l'organe de l'œil, l'œil plein de voracité, qui est le mauvais œil... il n'y a (ait) trace nulle part d'un bon œil, d'un œil qui bénit...”

Le regard est donc un objet détachable – c'est ce que symbolise le mythe d'Œdipe – et c'est un point central dans l'écrit de Freud sur le UNHEIMLICHE.

Rappelez-vous : Freud part du conte de E.T.A. Hoffman sur l'Homme au Sable, l'histoire de Nathaniel qui tombe amoureux de la poupée Olympia aux yeux fixe, qui regardent mais ne voient pas, alors que l'angoisse centrale de l'histoire est justement que les yeux de Nathaniel

lui soient arrachés, en signe de castration, dirions-nous. Cet objet de l'œil, du regard, se retrouve sous différents déguisements et formes, lunettes, jumelles, - objets en vrac – auxquels s'ajoutent ensuite les yeux amovibles de la poupée Olympia qui sont jetés, brulant, sur la poitrine de Nathaniel.

Mais c'est justement cette qualité du détachement du regard qui en fait un objet a, cause de désir et un objet d'angoisse si particulier.

Dans son séminaire sur l'angoisse, Lacan introduit le regard comme nouvel objet pulsionnelle, puis objet cause de désir, petit a, et l'ajoute à la liste freudienne, sein maternel, excrément, phallus. C'est pour Lacan l'objet le plus lié à l'angoisse ; car de tous les objets qui lient le sujet au désir, le regard est celui qui le voile le plus.

Les objets qui assument la fonction de l'objet petit a, ont la propriété d'être cessible, détachable ; l'objet peut se détacher, se perdre, voire, il est par sa nature même un objet perdu et transmis à l'Autre. C'est précisément ce dommage, cette possibilité de perte, que l'angoisse signale ; l'angoisse circonscrit la présence de l'objet qui autrement nous resterait voilé.

Je crois que c'est dans ce sens que nous devons lire l'affirmation de Freud, selon laquelle l'angoisse a un caractère de OBJEKTLOSIGKEIT, qu'on ne peut pas traduire comme « n'a pas d'objet », mais plutôt que l'objet est « LOS » c'est-à-dire détachable, susceptible d'être perdu, (Cf. en anglais « loose » d'où vient « lost », perdu).

Mais cela signifie aussi que le désir est désir d'un reste, d'un objet séparé, annulé AUFGEHOBEN, levé et en même temps conservé, « élidé », toujours différent, toujours un autre.

Et maintenant nous pouvons essayer d'imaginer ce qu'il en est lorsqu'il s'agit du regard auquel l'œil donne sa matérialité, comme objet petit a : sa propriété d'annulabilité – d'élimination – en fait un objet auquel est attaché un élément particulier de fascination et de mystère.

Le sentiment du perturbant, prototype de l'angoisse la plus pure et la plus intense, signifie la levée de ce secret : ne plus être secret, c'est-à-dire, soustrait « aux yeux d'autrui », mais exposé « aux yeux autrui », à ce regard qui représente l'autre inconnu, étranger, bref, cet UNHEIMLICHE Autre.

Le sentiment du perturbant est un mélange d'incrédulité et de certitude : l'incrédulité d'être témoin de quelque chose de complètement étrange, étranger, la certitude qu'il existe un savoir obscur, quelque chose qui non seulement nous touche, mais nous concerne, nous regarde au plus profond de nous-mêmes. C'est ici que je me réfèrerais à la phrase de Lacan : « L'angoisse est la sensation du désir de l'Autre ».

Le perturbant, cet étranger qui m'est si familier et en même temps ce familier qui m'est si étranger, est le fait que l'être humain est radicalement privé d'une partie de lui-même, tout en étant familier, secret : connu, mais non reconnu. Et lorsque cette partie vient à sa rencontre, s'oppose à lui, elle suscite l'angoisse au plus haut degré.

Dans Le Perturbant, cette partie, cet objet est décrit comme un regard. C'est l'apparition de l'œil lui-même, l'expérience de se trouver sous un regard, d'être vu de partout.

La peur de l'enfant face à l'obscurité provient du fait que l'obscurité contient une multitude de regards, dont il se sent observé et menacé de tous les côtés.

Freud nous signale déjà une possibilité de briser cette angoisse, de sortir de la torpeur muette, lorsqu'il rapporte l'exemple du petit garçon de trois ans qui appelle d'une chambre : « Tante, parle-moi, j'ai peur parce qu'il fait si sombre. – La tante l'a appelé : - Mais qu'est-ce que ça

te rapporte ? Tu ne peux pas me voir. – Ce n'est pas grave, répondit l'enfant – Quand quelqu'un parle, la lumière se fait. »